

ENFER OU PARADIS? LE DISCOURS AXIOLOGIQUE SUR LA SUPÉRIORITÉ OU L'INFÉRIORITÉ DE LA STRUCTURE AGGLUTINANTE

Patrick SÉRIOT

Université de Lausanne

patrick.seriot@unil.ch

Résumé

On rappellera d'abord la place de la structure agglutinante dans les spéculations historico-typologiques des premiers grammairiens romantiques, dans un second temps, on essaiera de comprendre le paradoxe de N. Troubetzkoy, qui se fait le défenseur de la structure agglutinante des langues «touraniennes», leur conférant un idéal de régularité. Le troisième paradoxe est que les «espérantistes prolétariens», si méprisés par les eurasistes, avaient le même idéal d'agglutination.

On tentera de proposer une synthèse de ces diverses approches de l'agglutination pour voir si, par-delà les apparentes oppositions, on peut mettre au jour un ensemble de présupposés communs sur la typologie.

Mots-clés: agglutination, espérantisme prolétarien, eurasisme, marrisme, romantisme, typologie

1. Introduction

On imaginerait difficilement des géologues éprouver plus de sympathie pour les roches métamorphiques que pour les roches sédimentaires, ou un chimiste développer une animosité envers les acides pour au contraire faire l'éloge des bases. Or il n'en va pas de même pour les sciences humaines et sociales, dites «molles» par autodérision, qui au contraire profèrent, explicitement mais plus souvent implicitement, des *jugements de valeur* à propos de leurs objets de connaissance.

Je tenterai dans ce travail de reconstituer les étapes du discours sur une notion linguistique dont l'apparente simplicité recèle des enjeux infiniment complexes: la *structure agglutinante*, toujours évaluée par rapport à son double, ou son opposé, la structure flexionnelle, en un couple inséparable fonctionnant en miroir.

Dans le courant des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, avec la découverte de terres jusque-là inexplorées, étaient arrivés en Europe avec les cargaisons d'épices des matériaux tout aussi inouïs, provoquant tout autant d'émerveillement. Il s'agissait de témoignages sur des «idiomes sauvages»¹ qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'on connaissait jusqu'alors. Mais parmi eux se distinguait une langue d'une noble beauté, le sanskrit, qui avait ceci de particulier de présenter de stupéfiantes similitudes avec les langues classiques de l'Europe. En ce siècle de la Raison, une seule explication pouvait rendre compte de la ressemblance entre des phénomènes géographiquement non contigus: la descendance à partir d'un ancêtre commun. C'est la thèse que proposait Sir Williams Jones, cet érudit britannique employé par l'administration coloniale en Inde, dans son très célèbre *Discours de Calcutta* en 1786:

«The *Sanskrit* language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure; more perfect than the *Greek*, more copious than the *Latin*, and more exquisitely refined than either, yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident; so strong indeed, that no philologer could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists»².

Mais une fois établie la ressemblance entre certaines langues, il fallait encore rendre compte du problème connexe: comment se faisait-il que certaines langues ne comportent aucun trait commun? Comment *expliquer l'absence de similitude*, sinon par l'absence d'ancêtre commun? C'est le débat sur la monogénèse ou la polygénèse des langues qui se mettait en place, lourd de conséquences fâcheuses pour le dogme chrétien qui, lui, affirmait que toutes les langues parlées sur la Terre provenaient de la dispersion des trois fils de Noé après le déluge. Notons toutefois que, aussi bien dans le mythe de Babel que dans celui de la dispersion postdiluvienne, on ne trouve aucun jugement de valeur sur la diversité, il y a seulement, dans les deux cas, le projet divin de rompre l'intercommunication générale, de constituer un parallélisme entre langue et nation et de fonder leur isolement progressif par divergence à partir d'une source commune³.

¹ Baudry 1864: 19.

² Jones 1786 [1807: 34].

³ Voir Troubetzkoy 1923 [1996].

L'émerveillement devant la diversité des langues suscitait deux approches possibles: *trouver un ordre* dans cet apparent chaos, ou bien *y mettre de l'ordre*. C'est exactement le problème qu'avaient à résoudre les naturalistes de l'époque, qui opposaient la «classification naturelle» des espèces (Buffon) à la «classification artificielle» de Linné. Autrement dit, ontologie *versus* épistémologie. Mais l'affaire ne s'arrêtait pas là, car le problème des similitudes avait des racines fort anciennes, qui remontaient à la Renaissance⁴. Une fois admises les similitudes, quel que fût leur degré d'approximation, il fallait encore choisir entre deux voies d'accès: celle du *mainstream* de l'époque, le regroupement généalogique⁵ ou bien une voie plus tortueuse, courant plus de risques de s'éloigner des observables, le regroupement typologique. Autrement dit, expliquer les ressemblances, ou «affinités»⁶, par la filiation temporelle ou par *autre chose*, impliquant toute absence de contact, temporel ou spatial. Le classement morphologique des langues, apparu au début du XIX^{ème} siècle chez les linguistes romantiques allemands, avec sa tripartition langues isolantes/agglutinantes/flexionnelles, ne répondait pas de façon claire à cette distinction.

L'histoire des savoirs est inextricablement mêlée à l'histoire des idées, lesquelles sont faites de tâtonnements, de fausses pistes, de préjugés, de modèles inadaptés mais nécessaires, de métaphores qui peinent à se transformer en concepts ou qui en prennent la place⁷.

En fait, en abordant de front la question de l'agglutination, les organisateurs de la journée d'étude ne soupçonnaient peut-être pas qu'ils soulevaient un lièvre, dont l'importance dépasse de loin les questions de description grammaticale. Car l'affaire semble entendue: «il y a» des langues agglutinantes, comme «il y a» des langues isolantes ou flexionnelles. On pourrait s'en tenir là. Pourtant bien des discussions acharnées autour de cette notion apparemment innocente devraient nous mettre la puce à l'oreille: le problème n'est pas si simple. C'est que la notion même de *type* et de *typologie* renvoie à des enjeux d'importance, qui pourraient éclairer certaines spécificités du discours sur la langue dans la culture russe et son

⁴ Sur le problème du raisonnement analogique dans l'épistémè de la Renaissance, voir Foucault 1966: chap. 2.

⁵ Un point délicat est de déterminer si les auteurs du XIX^{ème} siècle employaient «généalogique» et «génétique» comme synonymes ou non. Ici, faute de mieux, on considèrera ces deux termes comme équivalents, mais la question reste ouverte.

⁶ Sur la notion d'*affinités* entre les langues, voir Sériot 1998.

⁷ Sur la transformation des métaphores en concepts, voir Normand 1976.

rapport à la science allemande. Ainsi, pourquoi les études de typologie étaient-elles massivement représentées en URSS, beaucoup plus que dans le monde francophone?

Beaucoup d'incohérences sources de malentendus parcourent la terminologie. Parfois «synthétique» est un équivalent d'agglutinant, parfois il s'agit d'une variante des langues flexionnelles, opposée à analytique. Dans notre domaine, le temps n'a pas apporté beaucoup de clarification, puisque jusqu'à présent la notion de *typologie* chez certains recoupe celle de classification généalogique, chez d'autres elle en est l'antithèse. La notion même de typologie suscite des réactions négatives et des commentaires acerbes, comme en témoigne la polémique entre Roman Jakobson et André Vaillant:

«If in the inter-war period any concrete reference to typology provoked skeptical warnings, “jusqu'où la typologie peut égarer un bon linguiste”⁸, at present the need for systematic typological studies is ever more realized»⁹.

Mais commençons par souligner qu'une typologie n'est pas nécessairement une classification¹⁰. Une classification implique une démarche inductive, ou empirique: on sélectionne des langues existantes selon un critère particulier et on les regroupe ensuite en une classe «réelle». Or, on peut aussi décider *a priori* d'un critère pour construire un type idéal et ensuite chercher si des langues concrètes s'en rapprochent plus ou moins (démarche déductive). Confondre un type de langue avec une classe de langues reviendrait à ne pas distinguer la définition des ensembles mathématiques «en extension»: $\epsilon = \{a, b, c\}$ et «en compréhension»: $\epsilon = \{a, b, \dots n\}$. Ainsi, on peut ranger l'anglais dans la *classe* des langues germaniques, mais du point de vue *typologique*, il présente de fortes *similitudes* avec le chinois¹¹. Finalement, qu'on parle de type ou de classe, rien n'implique encore qu'on en donne un fondement historique, ou «généalogique».

Un second point de friction oppose le fixisme et le transformisme: un type peut-il se transformer en un autre type, ou bien les modifications ne peuvent-elles

⁸ Il s'agit ici d'une citation d'André Vaillant (1933: 289): «Voilà jusqu'où la typologie peut égarer un bon linguiste, en le détournant de chercher une explication naturelle et conforme à l'histoire des faits qu'il a brillamment établis; et on le convaincra difficilement de l'in vraisemblance de sa thèse, puisqu'il trouve dans des jeux d'abstractions comme le postulat des oppositions corrélatives un moyen facile de triompher de toutes les objections» – *note de PS*.

⁹ Jakobson 1958 [1971: 524].

¹⁰ Sur la différence entre *type* et *classe*, voir le très intéressant article de Kacnel'son 1983 [2001].

¹¹ Voir Vendryes 1942-1945: 5.

se produire qu'à l'intérieur d'un type qui, lui, reste identique à lui-même? Mais plus encore, il n'y a aucune nécessité que le transformisme se convertisse en évolutionnisme. Ainsi, pour Goethe dans ses écrits naturalistes, il y a bien «métamorphoses» (au sens de variations) à l'intérieur d'un même type, défini inductivement à la manière de Buffon, mais pas transformation d'un type en un autre¹².

Puis, une fois qu'on a regroupé des langues en une classe ou des caractères en un type, on peut s'en tenir là ou inférer une explication diachronique, impliquant soit la descendance par divergences à partir d'un ancêtre commun, soit le passage obligé par une série de stades.

Enfin, que faire des classes intermédiaires? Si une langue présente des traits appartenant simultanément à deux types supposés distincts, la notion de type a-t-elle encore une quelconque valeur heuristique? Ne prend-on pas pour un fait avéré ce qu'on a postulé au départ? Quel est le degré de réalité ou d'utilité de la notion de type? On retrouve alors la question classique de la différence entre le même et l'autre: si l'on admet l'évolution des langues par stades, est-ce la même langue qui passe par des stades différents, ou bien chaque stade, par la théorie saltationniste, aboutit-il à une nouvelle langue, une langue autre¹³?

La «simple» question de l'agglutination va nous servir à présenter quelques éléments de réponse à ces questions de fond.

2. Spéculations romantiques et dogme positiviste

«La vie comme mode fondamental du savoir», c'est ainsi que Michel Foucault¹⁴ définissait l'épistémè du début du XIX^{ème} siècle en Europe, marquée par les discussions entre Cuvier et Geoffroy Saint Hilaire autour de l'anatomie comparée, laquelle était une intense réflexion sur la notion de *forme*. Chez Goethe, la *Formenlehre* était une philosophie de la forme, pas un formalisme¹⁵. En linguistique, ce modèle biologique pouvait prendre des formes diverses. La forme devenait un objet d'étude en soi, elle n'était plus la simple voie d'accès à un contenu qu'elle était dans les grammaires générales. Mais ce qui

¹² Voir Kanaev 1970 et 2000.

¹³ Voir Žirkov 1931: 38.

¹⁴ Foucault 1966: 263.

¹⁵ Sur la notion de morphologie chez Goethe, voir Kanaev 1970: chap. 3.

n'était, en fait, qu'une grande métaphore, variait en fonction des options philosophiques des auteurs.

Depuis les spéculations de Johan Georg Hamann, la «Vie» devenait un argument auto-explicatif, une justification en soi, plus un mot magique qu'une simple analogie, servant d'argument et de preuve¹⁶. On reconnaît là un avatar du fantasme archaïque des origines¹⁷, qui a parcouru tout le XIX^{ème} siècle pré-positiviste en linguistique jusqu'à la linguistique marriste en URSS au XX^{ème} siècle.

2.1 La métaphore métaphysique de la Vie

C'est le contenu mythologique de la littérature sanskrite plus que la langue qui intéressait un romantique comme Friedrich Schlegel (1772-1829), lequel cherchait dans la théologie indienne un écho à ses conceptions mystiques. Il avait le projet d'une régénérescence de la spiritualité européenne en puisant ses sources dans le modèle indien.

Dans son œuvre majeure – *Über die Sprache und Weisheit der Indier* (1808)¹⁸ –, le sanskrit, avec son riche système flexionnel, lui semblait une langue idéale. Il voyait dans la luxuriance des formes «organiques» la preuve d'un sens primitif à la fois symbolique et magique du son en tant que tel. Ce livre, qui marque une étape fondamentale dans l'histoire des idées linguistiques, recelait néanmoins un grand malentendu, reposant sur une approche romantique des structures grammaticales. En effet, Schlegel faisait reposer son raisonnement sur l'idée de *flexion interne*, autrement dit d'*apophonie*. Ce terme, calque de l'allemand *Ablaut*, désigne l'alternance vocalique à l'intérieur des racines¹⁹, comme, en anglais, *sing-sang-sung/song* ou, en français, *meurs-mourons/mort*. Or, comme le fait remarquer la linguiste soviétique Agnija Desnickaja²⁰, le sanskrit était infiniment plus riche en affixes qu'en flexion interne, à la différence de l'arabe, par exemple, que Schlegel renvoyait pourtant dans les langues «inorganiques», ou «mécaniques»²¹.

¹⁶ Voir Hamann 1784.

¹⁷ Voir Normand 1976: 89.

¹⁸ Schlegel 1808 [1837].

¹⁹ Voir Kuryłowicz 1956.

²⁰ Desnickaja 1941: 86.

²¹ Schlegel 1808 [1837: 54-55].

C'est par cette idéalisation du sanskrit que Schlegel sépare les langues du monde en deux catégories. La classe «organique» comprenait une seule famille linguistique, celle des langues indo-européennes. Cet idéal était le mieux représenté par le sanskrit, à un degré moindre par le grec et le latin, encore moindre par le germanique et le persan, encore moindre par le slave et le celte. À ces «langues nobles»²² organiques Schlegel opposait toutes les autres, langues «inorganiques», caractérisées par l'*affixation*. Schlegel n'était pas fixiste, puisqu'il admettait le changement en langue, mais il refusait l'idée du passage de l'inorganique à l'organique, selon le principe que nulle forme ne peut provenir de l'informe. La différence entre les deux groupes n'était donc pas seulement typologique, mais concernait également leur origine. Pour lui, un type était en même temps une classe, laquelle était identique à elle-même *ab initio*. Il était en fait créationniste, puisque selon lui le sanskrit ne pouvait qu'être le fait d'une révélation divine. Il mettait ainsi en place une classification hiérarchique des classes de langues, en une position qui diffère peu de celle d'Antoine Meillet un siècle plus tard (voir ses diatribes sur le hongrois, langue agglutinante, et sa survalorisation des «langues de civilisation» au détriment des «petites langues»²³). Cette hiérarchie des langues conditionne bien sûr, dans une optique anthropologique, le classement correspondant des peuples. Schlegel s'oppose au monogénisme, pourtant dogme chrétien, selon la formule que *ce qui est maintenant a toujours été*.

Chez lui les deux classes de langues se définissent par la façon dont elles lient les uns aux autres les éléments qui les composent²⁴. Curieusement, sa définition de la flexion externe, par affixation, comporte une survalorisation d'éléments asémantiques: certains éléments possèdent un sens plein, mais d'autres sont entièrement dépourvus de sens lexical, et ne servent qu'à déterminer le sens d'un autre élément dans le mot. En revanche, dans les langues inorganiques, tous les éléments sont pourvus de sens. Mais *pourquoi* une langue dont les affixes sont asémantiques serait-elle plus idéale, voire divine, qu'une langue «inorganique», où les affixes conservent un sens autonome, la réponse n'est pas très claire chez Schlegel, à ceci près qu'à cette différence de composition il ajoute une opposition radicale dans l'origine: si les langues non organiques se sont formées peu à peu à

²² *Ibid.*: 79.

²³ Sur l'«affaire hongroise», voir Perrot 1988. Sur la hiérarchie des langues, voir Meillet 1928. Sur le rapport entre romantisme et colonialisme, voir Tzorev-Ashkenazi 2006: 717.

²⁴ Voir Foucault 1966: 295; Schlegel 1808 [1837: 51].

partir de cris animaux grossiers et d'onomatopées, les langues organiques ne peuvent provenir que d'une intervention divine. Comme le fait remarquer Judith Schlanger²⁵, la valorisation de la flexion comme organique est un grand lieu commun de la linguistique romantique.

Curieusement, Schlegel ne prête que peu d'attention au turc ou au hongrois, pourtant bien connus à son époque: l'exemple *typique* qu'il donne d'une langue inorganique est le chinois²⁶. Chez lui les langues «inorganiques» ne sont pas un objet d'étude en soi, ce ne sont que le reflet inversé, l'image négative des langues «organiques»: résidu déprécié, elles *n'ont pas* ce que les autres ont.

Affirmant que les hypothèses sur l'origine du langage doivent s'appuyer sur des «études historiques», Schlegel déclarait «arbitraire» et «erronée»²⁷ la thèse que l'évolution linguistique et spirituelle doit avoir partout des commencements identiques. Il considérait que les communautés humaines n'ont pas partout commencé leur chemin d'évolution de l'état de «la brute»²⁸ [*mit thierischer Dumpfheit* dans l'original] en passant par des étapes ultérieures d'évolution de la pensée. Pour lui, il existait des peuples pour lesquels la clarté de la raison avait été donnée d'emblée. Devant cet antiévolutionnisme radical, les accusations de racisme de la part des linguistes soviétiques des années 1930-1940 ne sont pas infondées.

* * *

Dans le domaine de la typologie, l'alter ego de Friedrich Schlegel était Franz Bopp (1791-1867), qui proposait, dans sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes*²⁹, une définition de l'agglutination totalement différente, laquelle n'était plus ni un type ni une classe, mais un *processus*. Bopp est connu pour avoir analysé les flexions des langues indo-européennes comme provenant de l'adjonction aux racines verbo-nominales d'anciens éléments «pronominaux» indépendants et pourvus d'un sens autonome³⁰. C'est cet aspect transformiste d'un état de langue à un autre qui plaisait tant aux linguistes marristes³¹, à ceci près que chez lui, chaque langue reste elle-même, tout en évoluant dans l'histoire.

²⁵ Schlanger 1995: 126.

²⁶ Schlegel 1808 [1837: 51].

²⁷ *Ibid.*: 66.

²⁸ *Ibid.*: 68.

²⁹ Bopp 1833-1852.

³⁰ Sur la critique de l'hypothèse de Bopp par un comparatiste sanskritiste français, voir Regnaud 1889.

³¹ Voir Desnickaja 1941.

Bopp ne s'intéresse guère à la protolangue, il ne parle pas non plus de types, son véritable objet d'étude est l'origine des formes grammaticales, autour de la notion fondamentale de *racines*, éléments monosyllabiques autonomes, dès le début pourvus d'un sens défini. Ce sont donc des unités sémantiques initiales, qui, par adjonction et fusion sont à l'origine des formes flexionnelles. Pour Bopp, dans les langues indo-européennes tous les éléments de dérivation remontent à ces particules élémentaires primitives douées d'un sens plein, qui se sont ensuite «agglutinées». Les terminaisons de conjugaison et de déclinaison remontent à des «pronoms» autonomes. Ainsi, la terminaison du nominatif dans la majorité de ces langues (sanskrit *vṛka-s*, lituanien *vilka-s*, grec *λυκο-ς*, latin *lupu-s*, gotique *wulf-s* – 'loup') doit s'expliquer par un ancien pronom démonstratif masculin (sanskrit *sá*, grec *ó*, latin *se* dans *ip-se*, gotique *sa*)³².

La lecture de Bopp³³, même dans l'admirable traduction de Michel Bréal³⁴, reste énigmatique. D'une part, il s'intéresse à l'agglutination en dehors des langues dites agglutinantes: il ne parle pas du turc ou du hongrois ou du finnois. D'autre part, sa définition de la flexion comme «issue» de l'agglutination ne donne pas un critère net qui différencierait les deux modes de relation entre les morphèmes: l'exemple du -s donné ci-dessus n'explique pas comment un pronom à sens plein acquerrait le triple sens de nominatif + masculin + singulier. Ne faudrait-il pas plutôt parler de fusion? Bopp a étudié les langues caucasiennes ou malayo-polynésiennes, mais pas la structure agglutinante en tant que telle, qui n'est considérée par lui que comme une étape transitoire de la formation des langues indo-européennes.

2.2 La métaphore biologique de la Vie

L'élément clé du raisonnement d'August Schleicher (1821-1868) est la notion de *mot*, à l'intérieur duquel grâce à la *forme* se constitue la synthèse de la signification et de la relation grammaticale. C'est du degré de cohésion de cette synthèse que dépend le type morphologique de la langue-organisme, lequel doit être soumis à une analyse aussi exacte que celle des sciences naturelles.

On connaît bien la tripartition qu'il reprend de Humboldt entre langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles. Mais il en fait des *étapes*, ou stades

³² Cité d'après Desnickaja 1941: 91, sans indication de pages de l'original.

³³ Bopp 1833-1852.

³⁴ Bopp 1869-1875.

d'évolution, rangées dans une hiérarchie reposant sur une métaphore naturaliste: les langues isolantes correspondent au règne minéral, les langues agglutinantes au règne végétal et les langues flexionnelles au règne animal, ce dernier étant le plus parfait, ou le plus achevé³⁵. Cette triade est, sans contexte, d'origine hégélienne: dans son livre de 1848 *Zur vergleichenden Sprachengeschichte* ces trois stades sont des «moments» de l'évolution de l'«Esprit du monde» [*Weltgeist*]. Les langues, ou types de langue (la différence n'est pas toujours claire) évoluent par bonds dialectiques, depuis la simple expression de la signification dans les langues isolantes vers leur antithèse morphologique, l'agglutination, qui ne fait que «coller ensemble» la signification et la relation pour passer enfin à la synthèse supérieure qu'est l'«unité organique» du mot, caractéristique du groupe flexionnel: les langues indo-germaniques³⁶.

Mais il ajoute, en ordonnant selon un schéma «ascendant-descendant» la «vie» des langues, une quatrième étape, non prévue par Humboldt: celle du déclin inéluctable de la vie de chaque langue, par perte de ses formes (les langues néo-latines étant l'exemple typique de décadence par perte à partir de la luxuriance des formes du latin)³⁷. Ainsi, à la différence de Humboldt, pour Schleicher les langues évoluent en *changeant de type*. Mais chez l'un comme chez l'autre, elles ne sont pas égales dans leur rapport à la pensée, puisque les langues flexionnelles sont supposées être un meilleur instrument pour penser. Il est pourtant étrange que ni l'un ni l'autre ne donne d'explication à cette «facilité» de pensée, toujours présentée comme une évidence: aucune expérimentation psycho-sociologique, aucun essai de comparaison sur des documents concrets ne sont jamais entrepris. Les clichés ethnocentristes font office de preuve, et la grande métaphore romantique de l'organisme sert de caution scientifique auto-explicative. Tout ce qu'on sait est que les locuteurs d'une langue agglutinante n'ont pas les moyens de développer une pensée achevée.

Pourtant, là encore, quelques curiosités de raisonnement métaphorique laissent songeur. S'il était un évolutionniste conséquent, Schleicher rangerait toutes les langues selon le même schéma de passage obligé d'un stade à l'autre. Or il s'avère que certaines langues ne vont pas jusqu'au bout, elles s'arrêtent à une étape intermédiaire pour passer immédiatement à celle de la décadence par

³⁵ Schleicher 1848: 8-11.

³⁶ *Ibid.*: 22.

³⁷ *Ibid.*: 25.

décomposition de l'unité organique. Les langues isolantes et agglutinantes, selon lui, n'avaient pas, *au départ*, le potentiel nécessaire pour dépasser leur «charpente» [*Bau*] primitive³⁸.

Mais l'essentiel ici est sans doute le strict parallélisme entre forme de langue et mode de pensée. Parler une langue agglutinante, c'est *mal penser*. Ainsi, pour le sanskritiste et comparatiste Frédéric Baudry (1818-1865), qui utilise «synthétique» pour désigner la structure agglutinante:

«Cet état synthétique du langage a été fort admiré. On l'a proclamé organique et savant par opposition à l'état analytique, où l'on a voulu voir une déchéance et une corruption; mais cette appréciation n'est juste qu'autant qu'on distingue entre le fond et la forme. Quant au fond, la synthèse, œuvre des barbares, est manifestement moins propre que l'analyse à traduire la pensée; elle résulte directement de la pauvreté des idées et de leur fréquente répétition: l'agglutination est produite par le rapprochement perpétuel des mêmes mots. Plus les peuples sont barbares, plus leur langage est régulier. On dirait que l'instinct construit les mots et que la réflexion les gâte. C'est la civilisation qui détruit la belle harmonie du langage et qui fait violence à la parole en la forçant à exprimer des choses abstraites et compliquées, tandis que la barbarie, n'exprimant que des choses simples, laissait pour ainsi dire toute sa fleur à la cristallisation des mots.

[...] Et, si le langage est un fidèle miroir de l'esprit des peuples, celui des sauvages de l'Amérique sera sans doute fort rudimentaire, car leur état de nomades chasseurs est au bas de l'échelle»³⁹.

3. Marristes: que faire de la stadialité?

Nikolaj Jakovlevič Marr (1864-1934) élabore, à son habitude, un objet oxymorique: une typologie évolutionniste stadiale. Il reprend la classification de Schleicher en remplaçant le lien génétique par une succession historique des types, la stadialité n'étant autre que l'interprétation chronologique d'une typologie. C'est précisément ce que lui reprochait Jakobson:

«Premature speculations on linguistic kinship soon gave way to the first tests and achievements of the comparative historical method, whereas questions of typology retained a speculative, pre-scientific character for a long time. While

³⁸ *Ibid.*: 23. Il est préférable de traduire *Bau* par «charpente» (en russe *stroj*) plutôt que par «structure», pour éviter tout rapport anachronique avec la linguistique structurale.

³⁹ Baudry 1864: 33.

the genetic grouping of languages made amazing progress, the time was not yet ripe for their typological classification. The primacy of genetic problems in the scholarly framework of the past century left a peculiar imprint on the typological sketches of that age: morphological types were conceived as evolutionary stages. Marr's doctrine (*učenie o stadial'nosti*) was perhaps the last survival of this trend»⁴⁰.

En ce sens, l'approche marriste de l'agglutination est beaucoup plus traditionnelle que celle de Nikolaï Troubetzkoy (1890-1938) (dont on parlera dans la prochaine partie), en ce qu'elle suit un schéma typologique étroitement évolutionniste (à composante stadiale), tempérée par un relativisme peu argumenté. Pour l'un comme l'autre, dans une terminologie qui rappelle l'énergétisme de la fin du XIX^{ème} siècle⁴¹, les Turcs ont une «forte énergie créatrice», pour Marr *malgré* leur structure agglutinante, pour Troubetzkoy *grâce* à leur structure agglutinante. Voici ce qu'en dit Marr, qui utilise, lui aussi, «synthétique» pour désigner les langues isolantes:

«Les types actuels de langues ne sont pas une création initiale [*pervotvorčestvo*], non plus une réincarnation [*perevoploščenie*] ou une transformation indépendante d'embryons linguistiques prototypiques, mais le résultat des fruits du travail créateur de l'humanité à chaque étape de son évolution, au cours de laquelle l'hybridation a joué un rôle considérable. Le système [*stroj*] initial amorphe synthétique, propre aux langues actuelles dites monosyllabiques telles que le chinois, le second système, agglutinant, par exemple le turc, et le troisième, flexionnel, représenté, par exemple, par le russe, ne sont pas des types parallèles, mais bien des types en succession chronologique. En regard de la vitalité créatrice du type flexionnel, les deux précédents sont des survivances des époques anciennes du processus glottogonique, de l'époque de création des types de langue, ce sont des vestiges. [...] En soi, les types-vestiges n'étaient voués ni à une vie végétative [*prozjabanie*], ni encore moins à l'extinction. Peuvent en témoigner le haut développement précoce de l'ethnie [*plemja*] chinoise en dépit du caractère synthétique de sa langue, ou la forte énergie créatrice de l'ethnie turque, en dépit du caractère agglutinant de sa langue. Et à l'heure actuelle, ces représentants des types-vestiges du processus glottogonique ne donnent nullement l'impression d'avoir perdu leur énergie vitale»⁴².

⁴⁰ Jakobson 1958 [1971: 524].

⁴¹ Sur l'énergétisme dans la linguistique en Russie, voir Simonato 2005.

⁴² Marr 1920 [1933: 89-90].

Marr reprend à son compte la «théorie agglutinante» de Bopp: les flexions des langues indo-européennes sont une transformation-survivance d'un système agglutinant. Mais il en fait une interprétation évolutionniste stadiale, qui se coule en un «processus glottogonique unique»:

«Il est évident que l'absence de flexion, lorsqu'on l'observe çà et là dans les langues indo-européennes, est un état de survivance, c'est pourquoi la limite entre les langues n'a rien d'infranchissable. Dans l'article de C. Uhlenbeck que je viens de recevoir, *Sur l'agglutination et la flexion*, tiré-à-part des Actes du III^{ème} congrès des études basques⁴³, l'auteur propose d'abandonner totalement la division des langues en agglutinantes et flexionnelles. Il considère que les langues agglutinantes sont tout autant flexionnelles que les langues indo-européennes et sémitiques. Ce n'est pas entièrement exact, mais le savant hollandais a parfaitement raison de penser que les langues dites flexionnelles utilisent l'agglutination, nous ajouterons seulement "à titre de survivance", car la flexion et l'agglutination, tout comme l'état amorpho-synthétique, sont trois transformations se suivant chronologiquement, la transformation flexionnelle étant le type le plus évolué du langage humain»⁴⁴.

Le disciple préféré de Marr, Ivan Meščaninov (1883-1967), oppose de façon plus précise l'évolutionnisme de la théorie japhétique à la linguistique indo-européenne en accusant celle-ci de fixisme, ou d'«immanentisme», par exemple en reprochant à Otto Jespersen d'imaginer que les langues indo-européennes étaient *dès l'origine* flexionnelles⁴⁵. Mais son analyse devient plus intéressante que celle de Marr quand il s'interroge sur les critères de délimitation des types agglutinant et flexionnel:

«Cette classification est absolument incorrecte, parce que le choix des critères est lui-même arbitraire. Ainsi, dans les langues indo-européennes tout changement est considéré comme une flexion, ce changement pouvant consister soit en l'ajout d'un phonème au radical du mot, soit le changement d'un phonème à l'intérieur du radical. C'est pourquoi la flexion est définie comme externe ou interne. Tournons-nous maintenant vers les langues turkes. Elles possèdent des affixes, mots auxiliaires pour indiquer tout changement. Ex: *je te tuerai + je*. Ici "je" après le verbe est un affixe, formant une seule forme accentuelle avec le verbe. Mais les affixes peuvent être de différentes sortes. Ils peuvent être pleins, sous la

⁴³ Tirada a parte del III Congreso de Estudios Vascos. Recopilación de los trabajos de dicha Asamblea Celebrada en Guernica de 10 al 17 de setiembre de 1922. Publicación de la sociedad de Estudios Vascos. San Sebastián. 192 – *note dans l'original*.

⁴⁴ Marr 1924 [1934: 10].

⁴⁵ Meščaninov 1933: 76.

forme d'un mot entier, ou réduits à un phonème unique. Il en découle que la flexion peut être interne ou externe, et que l'agglutination peut être pleine ou réduite. On peut alors se demander en quoi la flexion externe se différencie de l'agglutination réduite. En quoi le "-u" russe du datif (*dom-u*: 'à la maison') est-il différent du "-i" turc à l'accusatif (*sen-i*: 'te')? Pourquoi le premier serait-il une flexion externe et le second une agglutination réduite? Il est clair que cette approche ne nous permet nullement de construire une classification correcte des langues»⁴⁶.

Après avoir (hâtivement) accusé les indo-européanistes de fixisme, Meščaninov promeut un schéma non seulement évolutionniste, mais encore de strict parallélisme avec l'évolution stadiale des formations sociales. Mais là encore, loin des déclarations tonitruantes de Marr, il avance pas à pas à travers des doutes grandissants sur la place à attribuer à l'agglutination:

«Lorsqu'on effectue la classification des langues selon leur degré d'évolution stadiale, il reste une question encore non résolue, celle du lien [*uvjazka*] entre les stades de langue et ceux des formations socio-économiques.

En ce qui concerne certains stades, on peut être résolument affirmatif. Ainsi, le stade de signalisation imagée de toute une phrase en un signal unique correspond à une économie de cueillette. La société de chasseurs, elle, et d'autant plus si elle repose sur un travail collectif organisé, concrétise déjà les signaux et construit la phrase à partir d'une combinaison de mots. C'est le système amorpho-synthétique. L'économie d'agriculture et d'élevage des sociétés tribales semble utiliser déjà l'agglutination. Quant à la flexion, elle était connue de la société féodale, et même de la société antique. [...]

La flexion dans les langues indo-européennes actuelles n'est pas homogène. Ainsi, le français et l'anglais ne sont plus des langues flexionnelles, ils fonctionnent essentiellement avec des prépositions, c'est-à-dire des mots-outils, après avoir perdu les terminaisons casuelles. Cela donne l'impression que ces langues retournent en arrière, en direction de systèmes synthétiques et agglutinants. Mais cela est bien sûr impossible si l'on tient pour acquis que la langue est un phénomène social, car alors il faudrait admettre que la France et l'Angleterre régressent vers le stade tribal.

Le problème est qu'on a tendance à considérer la flexion comme le summum de la perfection, en négligeant totalement le fait que la flexion n'est qu'une étape d'une évolution inachevée. Ainsi, le français et l'anglais sont en train de passer

⁴⁶ *Ibid.*

à un stade ultérieur, encore insuffisamment étudié, qui correspond au système capitaliste.

La situation semble donc s'éclaircir. Mais je m'empresserai de faire une réserve troublante: ce n'est pas si clair. Nous en sommes encore à un schéma théorique, mais en pratique il y a des divergences. Par exemple le féodal occidental parlait une langue flexionnelle, mais le féodal oriental une langue agglutinante. Visiblement, il va falloir pour chaque cas concret étudier les différences de structures sociales et la façon dont elles influent sur les changements de système linguistique»⁴⁷.

4. Eurasistes: éloge de la régularité

On essaiera maintenant de comprendre les termes d'un paradoxe: un des pionniers de la «linguistique eurasiste», N. S. Troubetzkoy, héritier des penseurs slavophiles, donc héraut de l'«organicisme» et contempteur du «mécanisme», russophone qui plus est, se fait le défenseur de la structure agglutinante des langues «touraniennes», leur conférant un idéal de clarté et de régularité. Il ne s'agit pas ici de renverser l'ordre de l'évolution admis depuis Bopp, de la flexion vers l'agglutination, mais de se placer dans un cadre de réflexion différent. Troubetzkoy est entièrement en dehors de l'idée de filiation génétique, encore moins stadiale, ce qui lui permet de disserter sur les structures morphologiques en soi, en dehors des schémas évolutionnistes. S'il s'engouffre dans la pensée du *type*, c'est par défiance envers toute notion de filiation génétique, défiance qu'il partage avec son adversaire N. Marr. Il cherche un ordre caché, transcendant, qui ne repose pas sur le lien de filiation par contact temporel. Son idée de l'organisme est moins romantique que goethéenne:

«Le système linguistique représenté par les langues actuelles du Caucase Nord (et principalement du Caucase Est), avec une flexion hypertrophiée, est, sans aucun doute, beaucoup moins transparent, économique et commode que le système des langues ouralo-altaïques, qui repose sur le principe de l'agglutination. Si les linguistes considéraient jusqu'à présent les langues agglutinantes comme plus primitives que les langues flexionnelles, ils ne le faisaient, de toute évidence, qu'en vertu de préjugés égocentriques, puisqu'ils étaient eux-mêmes des locuteurs de langues indo-européennes, c'est-à-dire flexionnelles. Si l'on se débarrasse de ces préjugés, il faut reconnaître que les langues strictement agglutinantes du type altaïque, avec leurs phonèmes peu

⁴⁷ *Ibid.*: 83.

nombreux et utilisés de façon économique, leurs racines invariables, nettement reconnaissables, grâce à leur position obligatoire en début de mot, et avec leurs suffixes et leurs terminaisons toujours parfaitement univoques et clairement rattachés l'un à l'autre, forment un outil d'une perfection technique bien supérieure à celle des langues flexionnelles, ne serait-ce que des langues caucasiennes orientales, avec leurs racines insaisissables, qui changent constamment de vocalisme, perdues parmi les préfixes et les suffixes, ces racines dont certaines possèdent une forme phonique bien déterminées sans qu'on puisse y discerner un quelconque contenu sémantique saisissable, alors que d'autres, tout en ayant un contenu sémantique ou une fonction formelle déterminés, se présentent sous des aspects phoniques hétérogènes, qu'on ne peut pas ramener l'un à l'autre. [...]

Il est vrai que dans la majorité des langues indo-européennes le principe flexionnel n'est pas aussi hypertrophié que dans les langues caucasiennes, mais elles sont encore loin de la perfection technique des langues agglutinantes altaïques. C'est un fait que, en dépit des affirmations des linguistes indo-européanistes, la structure agglutinante représente un certain idéal non seulement par rapport aux langues à système de flexion hypertrophié, mais encore par rapport aux langues à système de flexion modéré, ce dont témoignent les tentatives de création de langues artificielles. Charles Bally a noté avec juste raison que l'espéranto, qui se compose exclusivement de lexèmes indo-européens, est néanmoins une langue purement agglutinante. Ainsi, lorsque les indo-européanistes veulent "corriger la nature" et créer une langue artificielle parfaite, ils éliminent involontairement la flexion pour recourir à l'agglutination. Or la démarche inverse serait impensable: on ne peut s'imaginer un Finnois, un Estonien, un Hongrois, un Turc ou un Japonais qui, voulant créer une langue artificielle parfaite, éliminerait le principe de l'agglutination pour introduire celui de la flexion.

Ainsi, l'évolution des langues indo-européennes a été un processus consistant à dépasser un système flexionnel hypertrophié, et à tendre vers un idéal d'agglutination rationnelle. Cependant elles ne sont pas allées jusqu'au bout de ce processus, elles n'ont pas réussi à créer à une "période préhistorique" un type stable de système linguistique tel que, par exemple, le système altaïque. C'est pourquoi elles continuent d'évoluer dans cette même direction, sans rompre toutefois avec certains éléments de leur structure "intermédiaire". C'est ce qui les rend si changeantes, surtout si on les compare aux langues altaïques»⁴⁸.

⁴⁸ Troubetzkoy 1939 [1996: 227-228].

Trubetzkoy nous présente l'agglutination de la langue mordve sous la forme d'un système harmonieux et, étrangement, *rationnel*:

«Toutes ces particularités de la phonologie du mordve sont étroitement liées à l'organisation grammaticale du mordve. En tant que langue typiquement touranienne, le mordve ne connaît aucun préfixe. Par conséquent, la première syllabe est toujours celle du radical, ce qui justifie sa position particulière du point de vue grammatical. Son unique moyen de formation des mots est l'agglutination, c'est-à-dire l'adjonction, l'attachement d'éléments de construction à un radical invariable. Les lois phoniques orientées régressivement garantissent une invariabilité maximale de l'image phonique du radical, et servent en même temps à souder étroitement les éléments de construction au radical. Mais l'agglutination va plus loin encore: elle relie les éléments l'un à l'autre, et les lois phoniques orientées régressivement étendent ainsi leur influence au mot entier. Le système grammatical du mordve est rationnel et organisé selon des lois internes [*zakonomeren*]. Il n'admet aucune exception, aucune variabilité de paradigmes. Tout est sévèrement ordonné, et les possibilités de libre choix sont réduites au minimum. Il existe un nombre limité de schémas grammaticaux sévèrement délimités et parfaitement définis, dans lesquels doit se couler toute pensée. Certes, ces schémas sont strictement recensés, et ne laissent que peu de place aux nuances de la pensée. La phonologie du mordve correspond à une pensée langagière [*rečevoe myšlenie*] schématique et régulière. [...] L'uniformité phonologique du mordve correspond à son uniformité grammaticale. Le mordve dévoile ainsi un total parallélisme entre son système phonologique et son système grammatical»⁴⁹.

L'univers de régularité et de rationalité des langues agglutinantes que construisent les fantasmagories eurasiennes a peu de rapport avec les véritables «Touraniens», que Trubetzkoy ne devait connaître que de loin, mais il nous révèle peut-être son idéal phonologique, qui transparaît parfois au détour d'une phrase dans ses *Grundzüge*. Encore une fois, métaphore et concept se mêlent.

5. Espérantistes prolétariens: éloge de la créativité

Un non moindre paradoxe est que les espérantistes, que les eurasistes ne tenaient pas en grande estime, avaient le même idéal d'agglutination, pour des raisons fort différentes: les atomes de sens sont accessibles à tous. Pourtant, les

⁴⁹ Trubeckoj 1932 [1987]: 66.

eurasistes et les «espérantistes prolétariens» se rejoignent sur un même rejet des langues flexionnelles classiques, au nom des peuples colonisés du Tiers-Monde.

Ici la structure agglutinante est nettement supérieure à la structure flexionnelle, pour des raisons à la fois internes et externes: l'indépendance des morphèmes, pouvant alternativement jouer le rôle de toutes les parties du discours, permet une plus grande créativité à la pensée. On s'intéressera alors à Andrej Petrovič Andreev (1864-1937[?]). À la fois espérantiste et marriste, il est au cœur de la réflexion sur le rapport entre typologie, classification, évolution, stadialisme et rapport langue/pensée, un de ceux qui ont posé la question de savoir comment on *pense* dans une langue agglutinante. Ainsi, il écrit que la structure amorphe et la structure flexionnelle sont «profondément des phénomènes de classe, en ce qu'elles ne peuvent être utilisées entièrement que par les classes "supérieures". Pour les larges masses, qui ne peuvent consacrer à l'étude de ces langues ni beaucoup de temps ni beaucoup de moyens, ces langues sont inaccessibles»⁵⁰; c'est pourquoi «les masses gigantesques des "bas-fonds" [*nizy*] du peuple chinois non seulement sont analphabètes, mais encore ne maîtrisent qu'une très petite quantité de phrases de leur langue»⁵¹. Le chinois «est la langue exclusivement des classes supérieures, arrêtée dans son développement dès avant notre ère, à cause de l'organisation de toute la vie en Chine selon les principes de Confucius»⁵². Pour ce qui est des langues flexionnelles, la complexité de la grammaire ne la rend accessible qu'à ceux qui ont du temps libre, d'où le monopole des classes dominantes sur la parole correcte⁵³. Andreev en tirait la conclusion que le véritable moyen de communication correspondant aux besoins des masses populaires est une langue agglutinante.

Mais le mouvement espérantiste, dont Jean-Claude Michéa a montré, dans un article particulièrement éclairant, que «sa capacité de division politique incessante [était] productrice de socialité»⁵⁴, a engendré en URSS un phénomène linguistique des plus curieux: à la scission politique entre une aile «bourgeoise» et une aile «prolétarienne» du mouvement a correspondu une divergence linguistique à l'intérieur même de la langue internationale, telle qu'elle a pu être notée par de nombreux observateurs.

⁵⁰ Andreev 1930: 88.

⁵¹ *Ibid.*: 35.

⁵² *Ibid.*: 36.

⁵³ *Ibid.*: 41; Alpatov 1991: 41.

⁵⁴ Michéa 1978: 672.

À une époque où les idées marristes gagnaient du terrain, il était certes de l'intérêt d'un espérantiste soviétique comme Èrnest Drezen (1892-1937) de souligner la spécificité d'une variante «prolétarienne» de l'espéranto en train de se constituer, spécificité qui concernait tant la forme que le contenu de cette nouvelle langue:

«Dans l'espéranto bourgeois dominant les éléments formalistes; la phrase, policée, grammaticalement irréprochable, copie autant que possible les modèles stylistiques des œuvres de Zamenhof d'avant-guerre, se limite à des éléments pris dans l'espéranto classique et aux mots-racines enregistrés par la commission internationale espérantiste. Une telle retenue dans l'utilisation de nouveaux éléments linguistiques [...] se fait l'écho de théories qui ont pour but de démontrer le caractère parfaitement achevé des formes linguistiques actuelles; de plus, cette retenue est comprise comme une tentative de faire coïncider les structures de l'espéranto avec la structure flexionnelle des langues indo-européennes.

L'espéranto prolétarien, en revanche, donne l'impression de quelque chose dont la forme n'est pas définitive, n'entrant pas dans un cadre préexistant. La langue et le style de l'espéranto prolétarien se caractérisent par la richesse et la diversité des formes employées, parfois plus nombreuses que les notions à exprimer, mais néanmoins facilement compréhensibles, et parfois pourvues de nuances qui étaient inconnues des classiques de l'espéranto d'avant-guerre. La façon dont les espérantistes prolétariens manient la structure de la langue est infiniment plus libre que chez les stylistes bourgeois: sans rien changer au *Fondement de l'espéranto*, les phrases se construisent de telle façon que, dans cette structure nettement agglutinante commencent à disparaître les ultimes limites entre les racines invariables et les particules grammaticales, tout aussi invariables»⁵⁵.

Ce passage est intéressant à plus d'un titre, en ce qu'il propose une typologie des langues qui va à l'encontre tout aussi bien de la typologie classique des néogrammairiens que de celle de N. Marr. Pour Drezen en effet la structure agglutinante est supérieure à la structure flexionnelle. Cela n'a rien d'étonnant pour une langue artificielle qui se situe dans une longue lignée de projets dont certains, à tendance philosophique, avaient pour idéal d'être une combinatoire de concepts. Beaucoup plus curieux est, à mon avis, le fait que Drezen tente d'établir un rapport entre une structure agglutinante⁵⁶ et, d'une part, la pensée des prolétaires, et d'autre part celle de peuples non européens:

⁵⁵ Drezen 1932: 66.

⁵⁶ Encore faudrait-il prouver que l'espéranto est vraiment une langue agglutinante, ce qui reste encore à démontrer.

«La structure agglutinante de l'espéranto se différencie de celle des langues d'Europe par le fait de n'admettre aucune modification de morphèmes en présence d'affixes ou de suffixes, c'est ce qui rend l'espéranto, malgré sa terminologie technique européenne, accessible et acceptable pour la pensée linguistique des peuples qui parlent des langues non flexionnelles»⁵⁷.

6. Conclusion

Mépris, indifférence, admiration ou déni d'existence, rarement un phénomène linguistique aura suscité des *jugements* plus contradictoires.

Si quelque chose ici ne tourne pas rond, c'est que dans nos sciences humaines rien ne semble pouvoir empêcher qu'une typologie se transmue en axiologie. En fait, le thème de l'agglutination nous a mis sur la piste d'une ligne de fracture entre deux façons d'envisager la diversité des langues et leurs différents degrés de similitude: typologie *versus* généalogie. Ce ne sont pas deux approches concurrentes, mais deux modèles implicites, qui remontent à des engagements épistémologiques incompatibles, pourvus d'une longue histoire: l'action à distance *versus* l'action par contact.

On a vu que, paradoxalement, c'est la classification dite «naturelle» qui, sous l'apparence de l'évidence empirique, est en réalité la plus artificielle. On y verra un échec de l'empirisme, et la nécessité de construire son objet de connaissance.

Mais, bon ou mauvais outil, l'agglutination repose sur des bases fragiles, qu'on en fasse une classe de langues ou un type idéal.

Curieusement, tous les adversaires, de près ou de loin, ont ceci de commun de postuler un idéal pré-babélien de transparence, certains la mettant au début de l'évolution, les autres à la fin. Une même chimère, provenant d'une même souffrance, suscitant des efforts inouïs, de toute une vie, pour résoudre cette insolente énigme qu'il existe des mots entre nous et les choses.

⁵⁷ *Ibid.*: 67.

Bibliographie

- ALPATOV, Vladimir (1991). *Istorija odnogo mifa. N. Ja. Marr i marrizm* [Histoire d'un mythe. N. Ja. Marr et le marrisme]. Moskva: Nauka.
- ANDREEV, Andrej Petrovič (1930). *Jazyk i myšlenie. Opyt issledovanija na baze materialističeskoj jafetičeskoj teorii* [Langage et pensée. Essai d'investigation sur la base de la théorie japhétique matérialiste]. Moskva: CK SÈSR.
- BAUDRY, Frédéric (1864). De la science du langage et de son état actuel, *Revue archéologique* 9, 13-37.
- BOPP, Franz (1833-1852). *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gotischen und Deutschen*, 6 volumes. Berlin: Dümmler.
- _____, (1869-1875). *Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanskrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand*, 5 volumes, traduite par M. Bréal. Paris: Imprimerie nationale.
- DREZEN, Èrnest (1932). *Osnovy jazykoznanija, teorii i istorii meždunarodnogo jazyka* [Les fondements de la linguistique, de la théorie et de l'histoire de la langue internationale]. Moskva: CK SÈSR.
- DESNIČKAJA, Agnja (1941). Franc Bopp [Franz Bopp], *Russkij jazyk v škole* 1, 85-93. [<http://crecleco.seriot.ch/textes/Desnickaja-41b.html>]
- FOUCAULT, Michel (1966). *Les mots et les choses*. Paris: Gallimard.
- HAMANN, Johann Georg (1784). *Metakritik über den Purismus der reinen Vernunft*.
- JAKOBSON, Roman (1958 [1971]). Typological studies and their contribution to historical comparative linguistics. In: JAKOBSON R., *Selected writings I* (pp. 523-532). Paris – La Haye: Mouton.
- JONES, William (1786 [1807]). The third anniversary discourse, on the Hindus, delivered 2 February, 1786. In: *The works of Sir William Jones in thirteen volumes III* (pp. 24-46). London.
[https://www.zukunftsphilologie.de/fileadmin/pdf/zukunftsphilologie/lecture-cum-seminar/W._Jones_Works_III.pdf]
- KANAËV, Ivan Ivanovič (1970). *Gëte kak estestvoispytatel'* [Goethe comme naturaliste]. Leningrad: Nauka.
- _____, (2000). *Izbrannye trudy po istorii nauk* [Travaux choisis sur l'histoire des sciences]. Sankt-Peterburg: Aleteja.
- KACNEL'SON, Solomon (1983 [2001]). Lingvističeskaja tipologija [La typologie linguistique]. In: KACNEL'SON S., *Kategorii jazyka i myšlenija* (pp. 713-756). Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- KURYŁOWICZ, Jerzy (1956). *L'apophonie en indo-européen*. Wrocław: Wydawnictwo polskiej akademii nauk.
- MARR, Nikolaj Jakovlevič (1920 [1933]). Jafetičeskij Kavkaz i tretij ètničeskij èlement v sozidanii sredizemnomorskoj kul'tury [Le Caucase japhétique et le

- troisième élément dans la constitution de la culture méditerranéenne]. In: MARR N. Ja, *Izbrannye raboty. T. I: Ètapy razvitija jafetičeskoj teorii* (pp. 79-124). Leningrad : GAIMK.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Marr20-33.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Marr20-33.html)
- _____, (1924 [1934]). Ob jafetičeskoj teorii [Sur la théorie japhétique]. In: MARR N. Ja, *Izbrannye raboty. T. III: Jazyk i obščestvo* (pp. 1-34). Leningrad: GAIMK.
- MEILLET, Antoine (1928). *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2^{ème} édition. Paris: Payot.
- MEŠČANINOV, Ivan Ivanovič (1933). Problemy klassifikacii jazykov i narodov v osveščennii jafetičeskogo jazykoznanija [Le problème de la classification des langues et des peuples à la lumière de la linguistique japhétique], *Sovetskaja ètnografija* 2, 74-83.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Meschaninov33a.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Meschaninov33a.html)
- MICHÉA, Jean-Claude (1978). Kial venkis esperanto?, *Critique* 387-388, 661-674.
- NORMAND, Claudine (1976). *Métaphore et concept*. Bruxelles: Complexe.
- PERROT, Jean (1988). Antoine Meillet et les langues de l'Europe: l'affaire hongroise, *Histoire Épistémologie Langage* X/2, 301-318.
- REGNAUD, Paul (1889). Le système de l'agglutination devant la logique et devant les faits, *Revue de linguistique et de philologie comparée* XXII, 60-65.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Regnaud1889.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Regnaud1889.html)
- SCHLANGER, Judith (1995). *Les métaphores de l'organisme*. Paris: L'Harmattan.
- SCHLEGEL, Frédéric [Friedrich] (1808 [1837]). *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*. Paris: Parent-Desbarres, 1837.
[\[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9772893g.r=friedrich%20schlegel%20indiens?rk=21459;2\]](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9772893g.r=friedrich%20schlegel%20indiens?rk=21459;2)
- SCHLEICHER, August (1848). *Zur vergleichenden Sprachengeschichte*. Bonn: H. B. Koenig.
- SÉRIOT, Patrick (1996). *N. S. Troubetzkoy: L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et paralinguistiques*. Liège: Mardaga.
- _____, (1998). De linguarum affinitatibus. In: JOLIVET R. & ÉPARIS F. (éds), *Mélanges offerts à Mortéza Mahmoudian (Cahiers de l'ILSL 11)*, 325-348.
[\[http://crecleco.seriot.ch/recherche/biblio/99Mahm-Aff.html\]](http://crecleco.seriot.ch/recherche/biblio/99Mahm-Aff.html)
- SIMONATO, Elena (2005). *Une linguistique énergétique en Russie au seuil du XX^{ème} siècle. Essai d'analyse épistémologique*. Berne [etc.]: Peter Lang.
- TROUBETZKOY, Nikolaj (1923 [1996]). La Tour de Babel et la confusion des langues. In: SÉRIOT 1996: 115-126.
- _____, (1939 [1996]). Réflexions sur le problème indo-européen. In: SÉRIOT 1996: 211-230.
- TRUBECKOJ [TROUBETZKOY], Nikolaj (1932 [1987]). Mordovskaja fonologičeskaja sistema v sravnenii s russkoj [Le système phonologique du mordve comparé à celui du russe]. In: TRUBECKOJ N. S., *Izbrannye trudy po filologii* (pp. 63-66). Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur, 1987.

- TZOREV-ASHKENAZI, Chen (2006). India and the identity of Europe: The case of Friedrich Schlegel, *Journal of the history of ideas* 67/4, 713-734.
- VAILLANT, André (1933). Serbo-croate, *Revue des études slaves* XIII/3-4, 288-297.
- VENDRYES, Joseph (1942-1945). La comparaison en linguistique, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* ILII, 1-18.
[<http://crecleco.seriot.ch/textes/Vendryes46.html>]
- ŽIRKOV, Lev (1931). Ko vsem li jazykam primenim latinskij alfavit? Opyt slogovyx alfavitov Severnoj Ameriki [L'alphabet latin est-il adaptable à toutes les langues? L'expérience des alphabets syllabiques d'Amérique du Nord], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* VII-VIII, 38-57.
[<http://crecleco.seriot.ch/textes/Zhirkov31.html>]

